

14^e DIMANCHE APRES LA PENTECÔTE

Dimanche 30 août 2026

L'évangile et l'épître de ce dimanche se complètent admirablement. Ils nous rappellent, au moment d'entamer une nouvelle année certainement difficile à bien des égards que nous sommes engagés dans un combat spirituel qui nous dépasse et dont notre âme est en quelque sorte le champ de bataille. Combat qui nous dépasse, mais combat dans lequel nous avons notre rôle à jouer sur le théâtre du monde par l'engagement de notre liberté. Nous avons à choisir notre camp pourraient dire les familiers des retraites de S. Ignace. Se mettre au service du bon Maître, c'est faire l'expérience du bonheur, enseigne S. Paul aux Galates, même si cela va au début – et parfois aussi après, hélas – contre nos appétits immédiats. Autrement dit, c'est s'entraîner à vivre de la vertu d'espérance. Car espérer, c'est livrer un combat contre le *vieil homme* en nous, contre ce qui nous empêche de grandir vers l'unité intérieure à laquelle Dieu nous appelle. Espérer, c'est lutter contre ce qui nous déconstruit.

Le principe qui est posé par celui *qui sait ce qu'il y a dans le cœur de l'homme*, le voici : *Nul ne peut servir deux maîtres*, car autrement il sera divisé, aimant l'un, méprisant l'autre. Jésus utilise des termes forts, car *douleïn* en grec désigne un travail d'esclave et *kurios* veut dire non seulement « maître » mais aussi « seigneur ». *Nul ne peut se faire l'esclave de deux seigneurs, de deux dieux*, pourrait-on dire. Et Jésus conclut en disant : *Vous ne pouvez servir ainsi Dieu et l'argent*. Notons ici que la traduction française est un peu faible. Le latin, aussi bien que le grec, a gardé l'expression araméenne utilisée par Jésus, *mammona*, qui de fait signifie aussi argent. Mais garder ce mot étranger ajoute une nuance : cela revient à personnifier ce qu'il représente. Il ne s'agit plus tant de l'argent, visible, avec un *a* minuscule, que de ce qui se cache derrière, l'Argent avec un *a* majuscule. Autrement dit, on passe de la considération de l'instrument à celui de l'idole qui derrière s'avance, masquée. Car, vous le savez, l'argent en soi est neutre et l'invention de la monnaie a été une invention civilisatrice. L'argent est utile tant qu'on en demeure le maître. C'est lui qui normalement rétribue le travail et permet à chacun, dans nos sociétés complexes, d'avoir accès aux fruits de la création, ennoblis par l'ingéniosité humaine. C'est lui encore qui permet de dépasser le cadre strict de la justice commutative pour donner à chacun ce qu'il lui faut. L'argent devient ainsi l'instrument du don désintéressé et permet d'imiter le Créateur, lui qui donne sans contrepartie, un peu comme dans la parabole des ouvriers de la onzième heure.

Mais si l'on inverse le rapport, si l'on se laisse séduire par ce que l'argent peut offrir à notre *cœur malade et désaxé*, comme dit l'Ecriture, alors on tombe dans la pathologie décrite par Jésus. Car l'idolâtrie de l'argent résume à elle seule la triple concupiscence dénoncée par S. Jean : la richesse, le pouvoir et le plaisir. Cette séduction rend finalement l'homme malheureux car elle ravive en lui la blessure originelle. Notre pathologie, c'est la division, la division intérieure qui dégénère ensuite en opposition avec les autres. Souvenez-vous de l'épître de S. Jacques, épître qui traite justement de nos rapports avec les biens de ce monde. *D'où viennent les guerres, d'où viennent les batailles parmi vous ? N'est-ce pas précisément de vos passions, qui combattent dans vos membres ? Vous convoitez et ne possédez pas ? Alors vous tuez. Vous êtes jaloux et ne pouvez obtenir ? Alors vous bataillez et vous faites la guerre. Vous ne possédez pas parce que vous ne demandez pas. Vous demandez et vous ne recevez pas parce que vous demandez mal, afin de dépenser pour vos passions*. Et S. Paul, dans l'épître de ce jour, de détailler ces passions, que nous ne connaissons que trop bien, sous le nom de *tendances de la chair*. Tendances de la chair déjà disparates et opposées entre elles, qui rencontrent ensuite et combattent celles de l'esprit. Il en résulte, commente-t-il, un second *affrontement qui vous empêche de faire ce que vous voudriez*, ajoutant encore à la désunion intérieure et extérieure, et donc au manque de joie de vivre, trait caractéristique de nos sociétés modernes. Il paraît qu'en Europe le suicide est devenu la 1^{re} cause de mortalité des 15-29 ans...

Car la division, c'est la marque même du péché, et c'est pourquoi le tentateur est appelé le

diabole, étymologiquement le *diviseur*. Le péché nous sépare de Dieu et nous rend tristes. Le livre de la Genèse, au chapitre 3, nous montre les trois conséquences de cette division originarie. D'abord l'être humain a honte de sa nudité : il est divisé dans son être d'esprit incarné, division qui prélude à celle de la mort. Ensuite l'homme et la femme se découvrent étrangers l'un à l'autre : l'un cherche à dominer, l'autre à séduire, dit le texte biblique. Violence et mensonge s'insinuent ainsi dans les relations humaines. Enfin, ils se retrouvent dans une nature devenue hostile : il leur faut connaître la pénibilité du travail, et ultimement la mort. Comme le résume excellemment S. Jacques, *chacun est éprouvé par sa propre convoitise qui l'attire et le leurre. Puis la convoitise, ayant conçu, donne naissance au péché, et le péché, parvenu à son terme, enfante la mort*. Ces divisions se retrouvent aujourd'hui exacerbées par l'individualisme hédoniste et les diverses idéologies à la mode, rendant notre société de plus en plus invivable. Les troubles qui nous agitent, les divisions intérieures que nous éprouvons, les oppositions qui nous dressent les uns contre les autres, sont les symptômes de cette maladie spirituelle radicale : l'oubli de Dieu. Jean-Paul II et Benoît XVI l'ont répété à bien des reprises. Comme le constate amèrement le prophète Jérémie, *ils se sont creusés des citernes fissurées, qui ne tiennent pas l'eau, et ils m'ont délaissé, moi, la source d'eau vive*.

Face à ces forces de division, Jésus nous enseigne la voie filiale de l'espérance. Le Christ nous apprend à nous en remettre à Celui qui ne cesse d'être un Père pour nous, même si le chemin qui ramène à lui passe par la croix. Dans le renoncement à l'immédiateté du désir, à la tyrannie du moi qui se fait idole, qui nie les autres et donc qui sépare, il nous apprend à reforger l'unité. L'unité avec soi, l'unité avec les autres, l'unité avec la nature. Triple unité qui procède de l'unité filiale avec le Père. C'est cette unité trinitaire qui nous sauve de la mort, dans l'au-delà, et de la vie si souvent inauthentique que nous menons, ici-bas. C'est cette unité trinitaire qui redonne à notre vie à la fois sa gravité spirituelle et sa légèreté existentielle. Jésus, je le disais tout à l'heure, nous donne le remède. Le Père céleste sait ce dont vous avez besoin, *cherchez d'abord son Royaume et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît*. Ce que Paul reformule dans l'épître en disant : *Laissez-vous conduire par l'Esprit de Dieu*. C'est ce que je vous souhaite, à vous comme à moi d'ailleurs, en ce début d'année si inquiétant, en cette rentrée si pleine de choses à faire, si propice aussi à la dispersion, à la division, à l'énervement : garder sobrement le cap sur le royaume de Dieu et donc de faire les choix qui s'imposent. Et pour cela, nous remettre résolument sous l'emprise de l'Esprit Saint, le guide intérieur, l'expression de la prière et de l'amour mutuels du Père et du Fils, l'Esprit qui nous apprend à prier le Père avec les mots mêmes du Fils. Et qui ajoute : *Donnez-nous aujourd'hui notre Pain de chaque jour*, à la fois l'unique nécessaire, qui anticipe l'éternel, la sainte Eucharistie, et le surcroît dont nous avons aussi besoin, en cette vie passagère. Afin que notre cœur ne se trouble pas.